

### 3. Révolution culturelle

*Où l'on découvre  
que la périphérie  
est centrale et  
que le centre est  
provincial.*

## Le grand corps du petit Paris

« Parfois, j'en ai assez de prier avec ma tête, alors je marche, pour prier avec tout mon corps. »

LYLIA \*\*\*, Nogent-sur-Marne, 2013

Un peu comme une tête sans corps, le Parisien municipal, intra-peripheros, n'occupe qu'une minuscule part de l'immense ville qu'il ignore habiter, et qu'on appelle aujourd'hui « métropole ».

Les limites de la commune de Paris (les vingt arrondissements) correspondent aux anciennes fortifications, construites au milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Une délimitation un rien datée de l'immense ville qui, aujourd'hui, englobe, nourrit, porte, transporte et supporte ce qu'on peut appeler « le petit Paris ». Cette mégaville vingt fois aussi étendue que lui, le petit Paris a l'originalité de continuer à l'appeler « banlieue » ou, mieux encore, « quartiers ».

Pourquoi la tête ne reconnaît-elle plus son corps ? Pourquoi le passé n'est-il pas passé ?

---

Préface de  
Baptiste  
Lanaspeze à  
l'ouvrage de Paul-  
Hervé Lavessière  
*La Révolution de  
Paris* (Wildproject,  
février 2014).

*Le martyr de saint  
Denis, par Léon  
Bonnat (détail).*



La frontière du périphérique correspond donc à la ceinture des fortifications voulues par le président du Conseil Adolphe Thiers en 1841 pour défendre la ville contre d'éventuelles attaques étrangères. Très ironiquement, elles furent finalement utiles aux Prussiens pour faire le siège de Paris en 1870, avant de servir dans la foulée au même Thiers à assiéger et réprimer la Commune. Trente ans après les avoir initiées, Thiers organisa ainsi depuis ces murailles, en 1871, l'exécution de 6 000 à 7 500 Français.

L'homme qui a enceint Paris lui aurait-il transmis quelque tare ? Emblème de l'homme politique qui marche sur le peuple, Thiers est présenté par Clemenceau comme « le type même du bourgeois cruel et borné qui s'enfonce sans broncher dans le sang », et par Marx comme n'ayant été « conséquent que dans son avidité de richesse, et dans sa haine des hommes qui la produisent<sup>1</sup> ». Réciproquement, on a pu voir dans la Commune de Paris une tentative de « réappropriation populaire de l'espace urbain » (Jacques Rouquier) après la

---

1. Karl Marx, *La Guerre civile en France*, 1871.

reconstruction générale haussmannienne (à des fins hygiéniques, sociales, policières) qui avait signé la fin du Paris populaire, et qui forme encore aujourd'hui la trame dominante du paysage petit-parisien au physique comme au moral.

Que faire de l'espace rendu disponible au début du 20<sup>e</sup> siècle par la destruction annoncée des fortifications ? Dans le prolongement de la consultation de 1919 sur l'« extension de Paris », un consensus se dégage dès les années 1920 en faveur de la création d'une ceinture verte accueillant tout autour de la ville des parcs et des habitations à bon marché (HBM), de façon à augmenter la porosité entre le Paris communal et les villes alentour<sup>2</sup>. Mais la Seconde Guerre mondiale et l'irruption des véhicules automobiles à moteur firent perdre la main aux urbanistes en faveur des ingénieurs ; et en fait de ceinture verte, ce furent les deux fois quatre-voies du boulevard périphérique qui reprirent et épaissirent les fortifications de Thiers, séparant soudain pour des décennies ce qu'on avait lentement convenu de relier.

---

2. Simon Texier, *Paris contemporain*, Parigramme, 2012.

Les nécessités de la circulation automobile ont retranché Paris dans ses limites du 19<sup>e</sup> siècle, au lieu d'étendre sa nouvelle ceinture un peu plus loin, vers le 21<sup>e</sup> siècle. L'automobile a consommé le crime de Thiers ; à un siècle d'écart, la comédie de la voiture a rejoué la tragédie de la Commune. Le macrovillage de Paris, ainsi enfermé dans le carrousel infranchissable de son million de véhicules par jour, pouvait désormais devenir un musée.

En dépit de sa monumentalité, le périphérique ne présente cependant pas la même imperméabilité en dehors qu'au-dedans, un peu comme la fibre technique des blousons de randonnée Gore-Tex®. Si les petits Parisiens ignorent ce qui est au-delà du périph', les Parisiens de l'extérieur savent en revanche très bien qu'ils sont parisiens.

C'est d'autant plus embêtant que le petit Paris est le lieu quasi exclusif de production des représentations nationales ; le paysage mental de toute la nation est ainsi enclos dans le petit cercle. Avant de partir en chemin, il nous faut évoquer un instant ce paysage médiatique

---

*Implosion de la  
barre Debussy  
(cité des 4000) le  
18 février 1986  
© Archive INA*



ina

(et en particulier la télévision), car c'est ce monde parallèle, omniprésent et ubiquiste, que ce livre invite à remettre à l'arrière-plan, le temps d'une marche. Pour quelques jours, nous avons envie d'arrêter d'être nulle part, de sortir du flux tiède des « informations » quotidiennes plus ou moins spectaculaires, pour aller recueillir nous-mêmes sur place quelques miettes de réalité brute et ordinaire. Pour nos contemporains, et pour les futurs historiens.

Nous oublions en général de nous étonner qu'il y ait partout en France des « élus locaux », mais pas à Paris<sup>3</sup>. La France est un territoire, que l'on aménage, mais Paris ne serait pas un territoire ; cet espace géométrique hors sol traversé par de grands axes monarchiques monumentaux, ne serait pas un lieu, et ne serait pas « en France » ; depuis ce centre, qui est aussi le siège du pouvoir politique, économique et médiatique, on engendre la réalité. Paris est entouré de lieux et de banlieues,

---

3. Michel Samson, communication personnelle. La contrepartie positive étant que, sans même y vivre, chacun peut dire de Paris tout le mal qu'il veut, sans en être le moins du monde inquiet – ce qui n'est pas le cas dans toute autre ville de France (Jean Rolin, communication personnelle).

mais elle flotte quant à elle dans un espace minéral, un espace pur, un espace intemporel d'idées et de symboles qui aurait pour fonction de produire l'Histoire. Paris, c'est la nation ; ou plutôt, c'est une perpétuelle tentative d'accaparement de la nation par quelques centaines de personnes qui, resserrées toutes ensemble sur un espace physiquement minuscule, parviennent à se débrouiller pour que le cercle ne s'élargisse pas trop. Eh bien, le cercle doit s'élargir.

Car la ville de Paris, ce n'est ni l'intra-muros, ni les neuf premiers arrondissements, ni le musée du Louvre, ni la borne de Notre-Dame de Paris qui marque le point zéro des routes de France. Si Paris est bien un système urbain continu de plus de 10 millions d'habitants et de plus de 2 000 kilomètres carrés – la plus grande métropole européenne juste devant Londres –, le centre de Paris, c'est en réalité le territoire qui correspond à l'ancien « département de Paris » (créé en 1790), c'est-à-dire de l'ancienne Seine (divisé en 1964 en 75, 92, 93, 94). Et la meilleure façon de découvrir le grand centre-ville de cette immense métropole,

c'est donc d'arpenter cette petite couronne, de parcourir ce grand cadran, d'explorer cette rose des sables – de faire la révolution de Paris. On n'est certes plus du tout dans l'hypercentre touristique, mais on est pourtant encore bien loin des véritables confins de l'aire urbaine ; on n'est pas « à l'extérieur de Paris » : on est en plein cœur de l'aire métropolitaine, dans ce qui était encore banlieue il y a un siècle, mais qui présente depuis plusieurs décennies le bâti continu de l'espace urbain.

Dans ce tracé, conçu et dessiné par le jeune géographe-urbaniste Paul-Hervé Lavessière, le centre de Paris passe par Saint-Denis, Créteil, Versailles, et la trentaine de communes qui les relie.

Marcher à travers Paris est une action physique qui entraîne plusieurs effets moraux, dont celui de mieux ajuster nos idées à la réalité. L'un des résultats qu'on peut en attendre est une meilleure coopération entre la tête et les jambes, entre le poste de commandement et le corps social. Il s'agit donc d'une thérapie ; ça va mieux après qu'avant. Tout a soudain

un petit parfum de bien-être, de liberté et de renaissance. Un nuage de fumée d'idées fausses se dissipe, et la réalité apparaît dans son intensité prosaïque singulière. Marcher à travers Paris, on peut le reporter sans fin – jusqu'au moment où on le fait. On est alors scandalisé de ne pas l'avoir fait plus tôt, on ne comprend pas comment on a pu attendre si longtemps. Dans ces histoires de territoire, il est au fond question de nous-mêmes, de notre propre intériorité. Il s'agit de faire coïncider notre corps et le monde. Ce monde que nous habitons, il n'est pas « en dehors » de nous ; entre notre corps et son milieu, il y a continuité. Ce monde environnant, dont nous sommes issus et que nous co-construisons, cette réalité indissociablement écologique, symbolique et technique, est notre « corps médial », selon le néologisme du philosophe-géographe Augustin Berque. Rien ne nous est plus intime que le monde « extérieur ».

Un samedi matin de février 2013, tout près du dernier pavillon Baltard, dans l'église copte de Nogent-sur-Marne où nous avons fait irruption avec nos sacs à dos, j'avais échangé un instant avec une femme

égyptienne d'une quarantaine d'années, dans cette atmosphère de confiance qui règne, non entre deux citoyens, mais entre deux enfants de Dieu. Après quelques instants de discussion où je répondis à sa curiosité en expliquant que nous étions en voyage dans une sorte de pèlerinage urbain, elle me confia qu'elle était aussi une marcheuse passionnée.

« Je pars de chez moi, à Montgallet, à l'aube, juste avec une bouteille d'eau, et je marche tout droit, tout droit, vers Vincennes et au-delà, pendant des heures. Et je viens jusqu'ici. Et je prie en chemin, avec tout mon corps. Parfois, j'en ai assez de prier avec ma tête, alors je marche, pour prier avec tout mon corps. »

La métropole est certes un chantier d'aménagement, mais elle est aussi une révolution culturelle et morale. Plus encore, il est possible qu'elle interroge si profondément nos valeurs, notre roman national et notre constitution interne qu'elle soit aussi une révolution spirituelle. Et ce ne fut pas l'un des moindres charmes de ce voyage à pied que de frôler ou d'entrer, plusieurs fois par jour, dans des lieux de culte qui venaient donner à notre

marche son rythme, sa respiration et sa résonance.

Le voyage n'est pas une chose mentale. Il ne suffit pas de lire le livre. C'est l'orgueil des grandes villes de croire que les bibliothèques peuvent épuiser le monde. Mais il ne suffit pas de comprendre, ni de penser. Il faut marcher. Comme dans l'histoire de Denis, le saint céphalophore de Paris, la tête doit maintenant partir chercher son corps. Notre révolution n'est pas une décollation de la capitale, mais plutôt une recollation. Nous travaillons à l'aiguille à coudre, pas à la guillotine. Aussi commençons-nous notre couture capitale là où le premier évêque de Paris décapité acheva sa promenade surnaturelle : devant la basilique érigée en l'honneur de son martyr, au point où il prit fin, là où le corps sans tête s'écroula.

Ce sera tout pour les grands mots ; on peut maintenant s'engager en toute confiance dans le récit des lieux et la géographie des faits, s'en remettre à la « ligne claire » du récit de Paul-Hervé Lavessière. Pour ma part, je n'ai pas souvent vu de guide aussi juste et de compagnon de route aussi sûr.

## Les métropoles, une révolution culturelle

L'invention d'une métropole concerne des territoires immenses et variés, qui n'ont pas de culture commune préalable. Il ne s'agit pas tant d'inventer un territoire administratif, que de découvrir le nouveau territoire que l'on se propose d'administrer.

### Explorer nos *terra incognita*

Nous autres, urbains du 21<sup>e</sup> siècle, habitons des territoires métropolitains que nous ne connaissons pas. Ces territoires les plus densément habités sont parmi les moins explorés. Nous avons tous l'usage de nos métropoles, mais nous n'en connaissons que de minuscules secteurs. Commuter chaque jour sur 20 km est une chose ; savoir ce qui se trouve entre son lieu de résidence et son lieu de travail en est une autre.

Les processus de métropolisation, amorcés à Paris, Lyon, Marseille, concernent à chaque fois des espaces urbains si vastes et si complexes, que personne ne peut prétendre les connaître – ni les habitants, ni les experts. L'enthousiasme du projet ne doit pas nous faire perdre de vue l'humilité du terrain. Un projet métropolitain qui

---

Tribune de Baptiste Lanaspeze et Alexandre Field parue dans *Libération* en mai 2016, quelques mois après la naissance en France des premières métropoles (titre modifié par le

# La métropole, une révolution culturelle

**Sur le territoire d'Aix-Marseille-Provence, le GR 2013 propose de redécouvrir les interactions ville-nature.**

**L'** invention d'une métropole concerne des territoires immenses et variés, qui n'ont pas de culture commune préalable. Il ne s'agit pas tant d'inventer un territoire administratif, que de découvrir le nouveau territoire que l'on se propose d'administrer.

Nous autres, urbains du XXI<sup>e</sup> siècle, habitués des territoires métropolitains que nous ne connaissons pas. Ces territoires, précisément parce qu'ils sont les plus densément habités, sont parmi les moins explorés. Faire la navette chaque jour sur 20 ou 40 kilomètres est une chose ; savoir ce qui se trouve entre son lieu de résidence et son lieu de travail en est une autre.

Que s'est-il passé pour que se creuse ce fossé entre la réalité de nos territoires de vie et l'idée que nous nous en faisons ? Un siècle de développement urbain d'une ampleur jamais vue dans l'histoire de l'humanité – incluant, depuis cinquante ans, l'explosion automobile de l'urbanité. Nous avons construit, dans des proportions inédites, des espaces de vie débrayés du corps humain et des savoir-faire traditionnels. Civilisation et spatialité ont divergé.

Les processus de métropolisation, amorcés à Paris, Lyon, Marseille concernent à chaque fois des espaces urbains si vastes et si complexes, que personne ne peut prétendre les connaître – ni les habitants ni les experts. L'enthousiasme du projet ne doit donc pas nous faire perdre de vue l'humilité du terrain. Un projet métropolitain qui ne se serait pas donné le temps et la peine d'une exploration approfondie, partagée avec la société, risque soit d'être un coup d'épée dans l'eau, soit – pire encore – d'ajouter de nouvelles violences à des territoires déjà meurtris. Fréquenter un territoire à pied, c'est découvrir et collecter les grandes histoires qui ont construit un territoire – mais de façon encore plus cruciale, c'est entrer en relation intime avec les

lieux, nouer un pacte avec la terre où l'on vit : se représenter mentalement le cheminement pédestre qui mène d'Istres à Salon, ou d'Aubagne à Gardanne, en anticipant la couleur de la Touiloubre un jour de mistral, ou des vignes vierges à l'automne le long de la voie ferrée abandonnée de Val-donne.

Avec les artistes marcheurs du GR 2013, au fil des 2500 kilomètres que nous avons parcourus ensemble depuis cinq ans, en compagnie d'architectes, d'élus, de services des communes, d'habitants, à travers autoroutes et rivières, pavillons et collines, zones industrielles, zones commerciales, zones Natura 2000, nous avons, depuis 2011, donné un nom à cette pratique et cette culture nouvelle que nous étions en train de développer : nous l'avons appelée « culture métropolitaine ».

Elle recoupe, selon nous, trois dimensions complémentaires :  
1) La connaissance fine d'un territoire (à la fois densément peuplé et méconnu). Une connaissance qui ne peut être acquise qu'en sortant des couloirs routiers et ferroviaires, donc par l'arpentage physique – en complément de l'exploration de ses archives, cartes, livres, films...

2) La compréhension de la culture singulière qui s'élabore sur ce territoire (la façon que l'on a, ici, de faire civilisation). Il s'agit de la profondeur historique et sociologique d'un territoire, complément indispensable des données quantitatives. Cela correspond à ce que le philosophe géographe Augustin Berque appelle « la structure de la spatialité » – la façon dont est vécu et pensé le rapport dedans – dehors, ville – nature, urbain – rural aux différentes échelles de l'habitat individuel, du quartier, de la commune, de la métropole. Un territoire envisagé non comme un objet qu'on domine, mais comme un milieu avec lequel nous nous construisons nous-mêmes.

3) La pratique et la connaissance d'autres métropoles (car rien n'est moins métropolitain que le localisme). Comment déceler les singularités essentielles d'un territoire métropolitain si en l'on n'a pas d'abord repéré ses traits communs avec d'autres métropoles ? La culture métropolitaine est cosmopolite. Le rôle du GR 2013 et de tous les sen-

tiers métropolitains, c'est de mesurer avec le compas de notre corps les milliers de kilomètres carrés de nos métropoles. C'est de réajuster nos représentations mentales à la réalité extérieure. C'est de goûter le territoire comme ce qu'il n'a jamais cessé d'être : le jardin qui nous fait. Dans la métropole méditerranéenne Aix-Marseille-Provence, la richesse écologique et sociologique des interactions ville-nature constitue un précieux patrimoine pour envisager l'avenir. Si, comme l'affirme le philosophe orientaliste Augustin Berque, « la limite ville – non-ville, dans presque toutes les civilisations hormis ce qu'est devenue la nôtre, a cristallisé l'essentiel des raisons d'être d'un monde (1) », alors il se peut que le territoire métropolitain d'Aix-Marseille-Provence ait des réponses uniques à apporter au monde, sur cette question désormais centrale : « Comment faire métropole avec la nature ? ».

On se plaît à répéter que dans les métropoles, il y aurait d'un côté, la ville-centre – dense, cultivée, progressiste, mondialisée ; et de l'autre, la périphérie – diffuse, individualiste, conservatrice, abandonnée. L'immense majorité des discours et des représentations étant produits et captés par la ville-centre, on est piégé dans l'idée selon laquelle « on est au centre parce qu'on a raison, et on a raison parce qu'on est au centre ». Une représentation effective et forte de toutes les « périphéries » sera un élément essentiel d'une métropolisation réussie.

La culture métropolitaine, c'est faire entendre non plus la tête baotée, mais la voix puissante et unie du corps entier, conscient à lui-même, de la société contemporaine. Marseille n'est pas plus périphérique à la France, que Port-de-Bouc ou les quartiers Nord ne sont périphériques à Marseille ; dans les quartiers Nord, comme à Port-de-Bouc, se sont jouées et se jouent aujourd'hui des pages cruciales du roman national.

Quelle serait la légitimité d'un centre qui ne connaîtrait pas de l'intérieur ses périphéries ? Qui ne mettrait pas sa périphérie au centre ? Ce que nous proposons, c'est précisément un espace partagé de culture métropolitaine, l'invention d'un territoire depuis les communes vers le monde – une révolution culturelle. ◀

(1) Augustin Berque, *Histoire de l'habitat idéal*, éditions le Félin, 2010.

Par  
**BAPTISTE LANASPEZE**



et **ALEXANDRE FIELD**  
Bureau des guides du GR 2013

ne se serait pas donné le temps et la peine d'une exploration approfondie, partagée avec la société, risque d'ajouter de nouvelles violences à des territoires déjà meurtris.

Fréquenter un territoire à pied, c'est découvrir et collecter les grandes histoires qui ont construit un territoire, entrer en relation intime avec les lieux, nouer un pacte avec la terre où l'on vit.

### **Culture métropolitaine**

Avec les artistes-marcheurs du GR2013®, depuis 5 ans, nous avons parcouru 2 500 km en compagnie d'architectes, d'élus, de services des communes, d'habitants, à travers autoroutes et rivières, pavillons et collines, zones industrielles, zones commerciales, zones Natura 2000. Cette pratique nouvelle, nous l'avons appelée « culture métropolitaine », et cela recoupe pour nous trois dimensions complémentaires :

- 1) *La connaissance fine d'un territoire* : une connaissance qui ne peut être acquise qu'en sortant des couloirs routiers et ferroviaires, donc par l'arpentage physique.
- 2) *La compréhension de la culture singulière qui s'élabore sur ce territoire* (la façon que l'on a,

ici, de faire civilisation). Cela correspond à ce que le philosophe-géographe Augustin Berque appelle « *la structure de la spatialité* » – la façon dont est vécu et pensé le rapport dedans/dehors, ville/nature, urbain/rural, aux différentes échelles de l'habitat individuel, du quartier, de la commune, de la métropole.

3) *La pratique et la connaissance d'autres métropoles* (car rien n'est moins métropolitain que le *localisme*). Comment déceler les singularités essentielles d'un territoire métropolitain si l'on n'a pas d'abord repéré ses traits communs avec d'autres métropoles ? La culture métropolitaine est cosmopolite.

### **La périphérie au cœur**

Le rôle du GR2013® et de tous les sentiers métropolitains, c'est de mesurer avec le compas de notre corps les milliers de kilomètres carrés de nos métropoles. C'est de réajuster nos représentations mentales à la réalité extérieure.

Dans la métropole méditerranéenne Aix-Marseille-Provence, *la richesse écologique et sociologique des interactions ville / nature* constitue un précieux patrimoine pour envisager l'avenir. Si, comme l'affirme

Augustin Berque, « la limite ville / non-ville, dans presque toutes les civilisations hormis ce qu'est devenu la nôtre, a cristallisé l'essentiel des raisons d'être d'un monde », alors le territoire métropolitain d'Aix-Marseille-Provence a des réponses uniques à apporter au monde, sur cette question centrale : *comment faire métropole avec la nature ?*

On se plaît à répéter que dans les métropoles, il y aurait d'un côté la ville-centre – cultivée, progressiste, mondialisée ; et de l'autre la périphérie – conservatrice, abandonnée.

L'immense majorité des discours et des représentations étant produits et captés par la ville-centre, on tourne en rond : on est au centre parce qu'on a raison et on a raison parce qu'on est au centre.

L'exploration et la représentation effectives de toutes nos « périphéries » sera un élément essentiel d'une métropolisation réussie.

Marseille n'est pas plus « périphérique » à la France, que Port-de-Bouc ou les quartiers Nord ne sont « périphériques » à Marseille ; dans les quartiers Nord comme à Port-de-Bouc, se sont jouées et se jouent aujourd'hui des pages cruciales

du roman national. Quelle est la légitimité d'un centre qui ne représente pas ses périphéries ? Ce que nous ouvrons avec le GR2013<sup>®</sup>, c'est un espace partagé de culture métropolitaine, l'invention d'un territoire depuis les communes vers le monde – une révolution culturelle.

## La géographie, ça sert, aussi, à faire la paix

Un jour, dans un train entre Marseille et Toulon, je discutais avec un Tunisois qui devait avoir à peu près mon âge, et je m'amusais à lui donner les noms des quartiers que j'avais traversés lors d'un voyage à Tunis : « Jbel Lahmar, Jbel Jelloud, Malleha, Sijoumi, Ariana, le Kram, Centre Urbain Nord, Menzah 1, Menzah 2, Cité Universitaire, La Soukra... » À chaque fois que je sortais un nouveau nom, il exultait. « Nan ! C'est pas possible que tu connaisses tous ces coins-là ! T'es un fou, sérieux ! Personne connaît ! » Je me demandais ce qui rendait notre discussion si agréable. Lui était touché par ces évocations de lieux qui lui étaient familiers, et de mon côté j'avais la sensation de détenir un savoir précieux, pourtant acquis seulement en quelques jours de marche et de recherches.

Comme si nos villes étaient nos mémoires collectives, nos portraits de famille sous forme de haut reliefs horizontaux. Nos œuvres collectives, qui ne seront jamais

---

Texte de  
Lavessière, 2016-  
2017.

*Affiche dans  
l'enceinte du  
jardin de l'église  
Saint-Joseph-  
Travailleur,  
quartier  
Champfleury,  
Avignon.*

Marie

Myriam

מרים

Mariam

مريم

Maria

Mary

terminées, des œuvres dont la vocation consiste en un rappel permanent de qui a fait quoi, où et comment. Comme si nos cartes et systèmes de navigation (Google Earth ou Open Street Map) étaient un peu plus que des outils techniques : de véritables machines à nous connaître nous-mêmes. Google Earth, c'est notre arbre généalogique, c'est le coffre à trésors caché au grenier, c'est le registre sans fin qui recense nos histoires accumulées. Toutes nos histoires de famille sont là, devant nous, sur un globe terrestre en 3D et son fond d'étoiles pixellisées, ce globe sur lequel apparaissent, alors que l'on zoome, les noms des rues, des quartiers, des stades et des autoroutes. La géographie, c'est ce qui nous permettra de nous réconcilier avec ce cousin éloigné avec qui l'on se croyait fâché.

Toutes nos histoires de famille sont là, devant nous, sur un globe terrestre en 3D et son fond d'étoiles pixellisées.



Google  
earth



Google earth



Google Earth



Google  
Earth



Pro

Google earth

Les Sentiers Métropolitains sont une invitation à nous faire marcher en nous, non pas comme des promeneurs solitaires et mélancoliques, mais comme des humains attentifs et pacifiques. Ils sont une invitation à parler de géographie, à tourner le dos à une certaine violence à laquelle on nous avait habitués, cette lecture du monde par canaux thématiques et qui rejoint la logique du tourisme de masse : décevant pour les visiteurs, humiliant pour les visités.

Arriver dans un quartier avec un itinéraire en tête préparé à l'avance, c'est presque déjà une déclaration d'amour, ou tout au moins l'aveu d'un certain intérêt. Partager avec des passants ou habitants ses galères de marcheurs, demander s'il est possible ou non de traverser telle ou telle rue pour aller voir l'église, la mosquée ou la mairie que l'on voulait atteindre, cela revient à nous rappeler que nous habitons la même Terre et qu'à un moment ou un autre, nous sommes tous des bipèdes à la mémoire imparfaite. Parler de distance, de possibilité de passage, de l'état d'un chemin, c'est parler de géographie et c'est se souvenir ensemble de quelque

chose, pratiquer cet *ars memoriae*, un art que nous pratiquons tous et qui rappelle la façon qu'ont les fourmis d'échanger des informations en connectant leurs antennes à chaque fois qu'elles se croisent sur un itinéraire, et sans quoi la fourmilière n'existerait pas.

Pour prendre à rebours la célèbre formule du géographe Yves Lacoste – écrite au moment où le monde urbain se développait partout dans le monde en niant les distances –, *la géographie, ça peut servir, aussi, à faire la paix.*



---

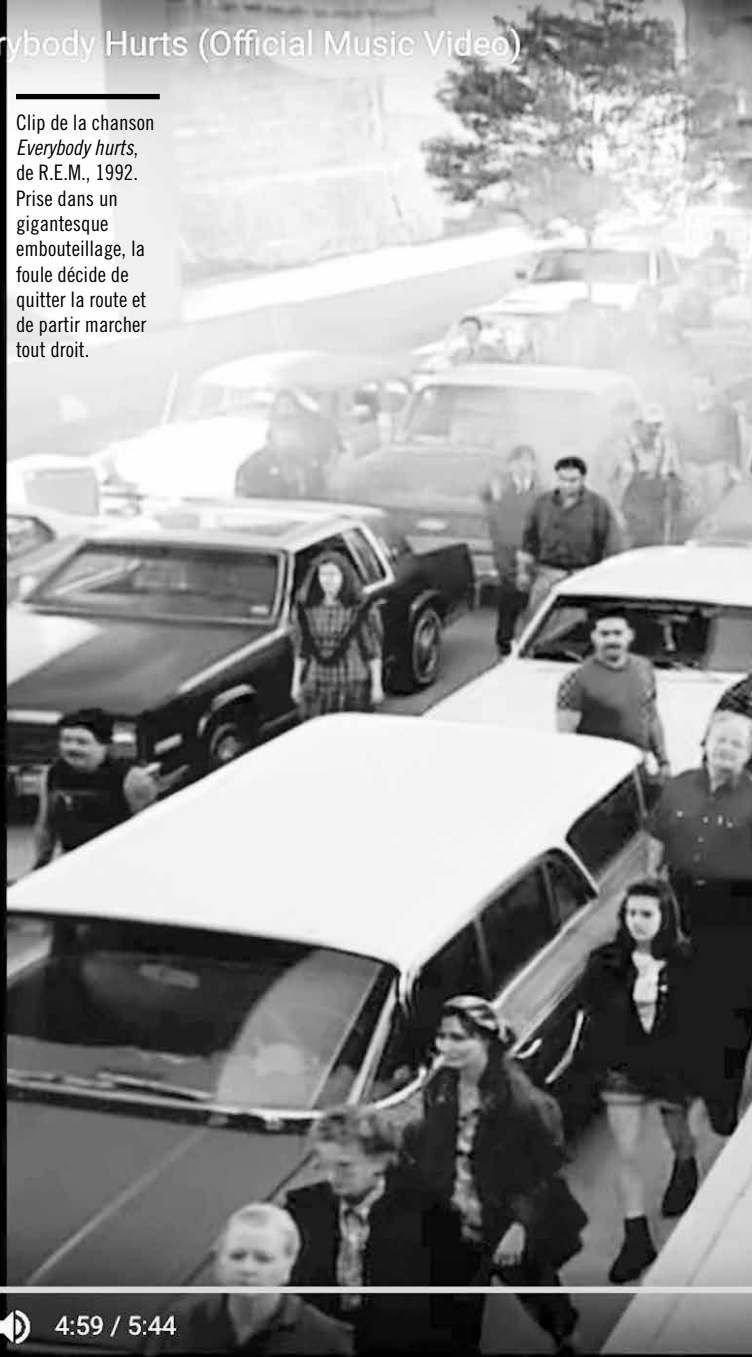
Clip de la chanson *Houmani*, de Hamzaoui Med Amine et Kafon (Tunis, Ariana, 2013), plus de 20 millions de visiteurs uniques.



MANI

# - Everybody Hurts (Official Music Video)

Clip de la chanson  
*Everybody hurts*,  
de R.E.M., 1992.  
Prise dans un  
gigantesque  
embouteillage, la  
foule décide de  
quitter la route et  
de partir marcher  
tout droit.





---

Jupiter arrive dans son semi-remorque rouge.

Photogramme du film *Métamorphoses*, de Christophe Honoré (2014), librement inspiré d'Ovide, et tourné avec des adolescents, tourné notamment dans des paysages de banlieue.





à ST Denis ( Très RARE )



---

Dans le quartier  
Allende à Saint-  
Denis, une dame  
de la cité pousse  
la chansonnette  
avec Kool Shen et  
Joey Starr (1990).

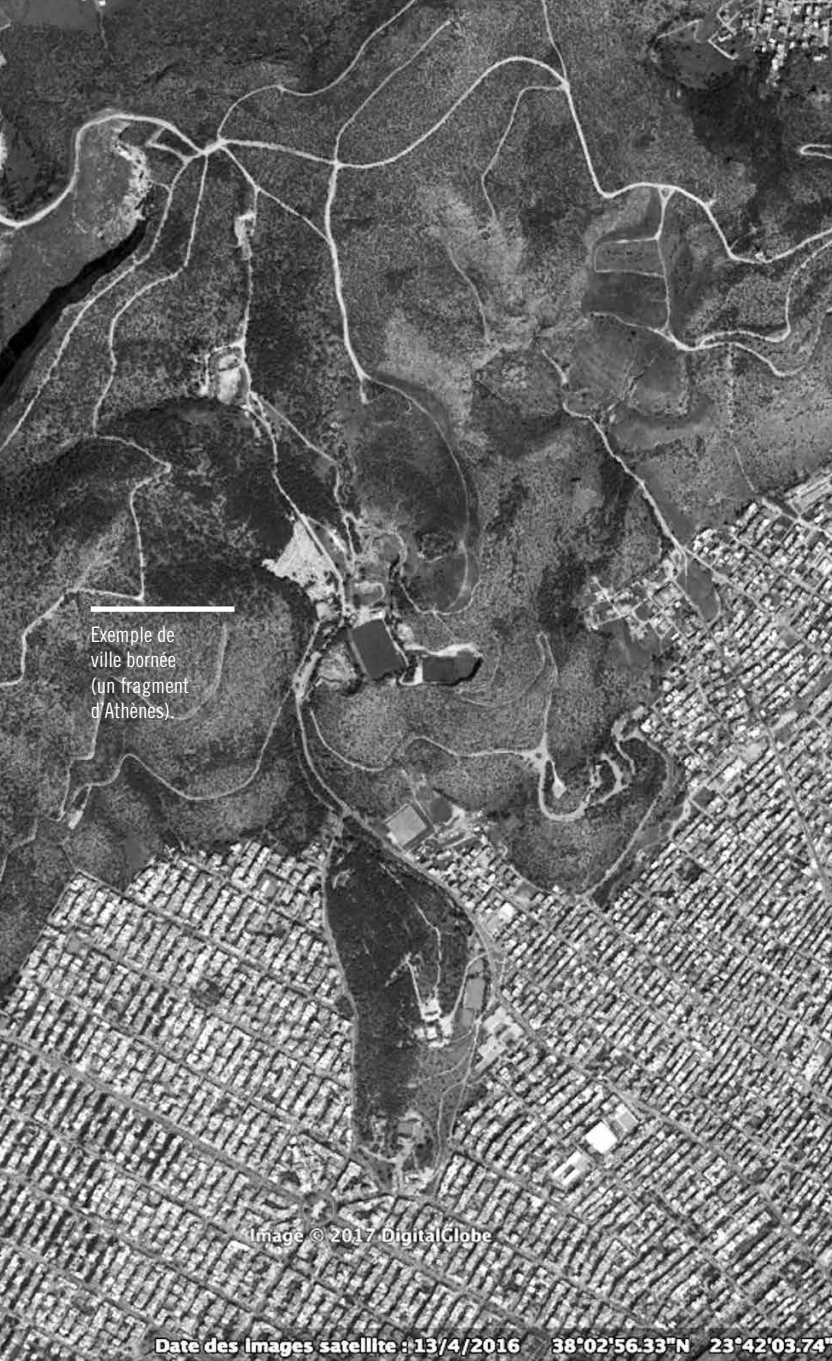




Exemple de  
ville diffuse  
(un fragment  
de Pékin).

Image © 2017 DigitalGlobe  
Image © 2017 DigitalGlobe

Date des Images satellite : 20/5/2017 39°49'56.48"N 116°31'11.05"E élév. 0



Exemple de  
ville bornée  
(un fragment  
d'Athènes).

Image © 2017 DigitalGlobe

Date des images satellite : 13/4/2016 38°02'56.33"N 23°42'03.74"

